

disposait que de 13.000 fantassins, dont l'élite était immobilisée devant Potidée. Les Alliés ne faisaient plus de service militaire. Trois villes seulement avaient une marine et des hommes instruits : Chio, Lesbos, Corfou. La Ligue de Délos est un grand corps où le sang circule mal, où les extrémités sont froides. « Ce par quoi l'on gagne une guerre, répétait Périclès, c'est l'intelligence et l'argent », définissant par là, non les guerres de son temps, mais celles de l'avenir, où l'argent saura se transmuter en technique supérieure. Il anticipait ainsi sur une réalité qui allait se révéler plus humble qu'il ne prévoyait, plus semblable aux petites querelles qui, autrefois, mettaient aux prises deux villages voisins. Les épisodes à présent sont plus nombreux et durent plus longtemps ; mais nulle méthode nouvelle ne s'en dégage.

Cependant, le plan péricléen en comportait une : frapper, non le pays lui-même, mais ses points de ravitaillement. Une telle idée prouve l'importance qu'avaient prise les échanges et les arrivages dans cette Grèce où aucun État, sauf peut-être la Thessalie, ne produisait plus assez de blé pour ses besoins. C'est pour l'exécuter qu'Athènes occupa les détroits occidentaux et tenta de couper Sparte des terres à blé italiennes. La manœuvre échoua parce qu'elle fut retournée contre Athènes, d'abord en 424 par Brasidas qui prit Amphipolis, dont le hinterland fournissait Athènes de blé, de bois et de peaux ; ensuite, après le désastre sicilien, par l'Athénien qui avait le mieux profité des leçons de Périclès, son propre neveu Alcibiade, qui enseigna aux Spartiates comment toucher l'Attique en tenant Décélie. Mais la trahison d'Alcibiade, psychologiquement semblable à celle d'Hip-

pias ou de Démarate, grands seigneurs déçus qui font appel à l'internationale des rois, est elle-même un anachronisme auquel Périclès ne pouvait s'attendre.

Dans l'esprit de Périclès, l'argent avait encore une autre efficacité : il servirait à payer les combattants. Rameurs, fantassins, archers, cavaliers seraient embauchés par les stratèges comme naguère les tailleurs de pierre et les maçons sur les chantiers de Phidias. Les gens s'enrôleraient en masse et de bon cœur et ne songeraient pas à protester si leur engagement se prolongeait. Ainsi, le trésor donnerait à la guerre une main-d'œuvre docile, abondante, exercée.

Ce raisonnement négligeait deux réalités, dont la première était politique. L'argent venait d'alliés hostiles et devrait être exigé par les armes dès le moment où Athènes fléchirait, si bien que ce serait la guerre qui nourrirait le trésor, au lieu d'être nourrie par lui. Au bout de cette erreur, il y a la détresse financière d'Athènes, l'impôt frappant régulièrement, dès 428, le capital des citoyens et, vingt ans plus tard, les vaisseaux d'Alcibiade gardant les détroits, imposant un péage à tous les navires marchands : procédé qui tient moins de la fiscalité que du brigandage. Erreur psychologique d'autre part ; Périclès méconnaissait les sentiments des paysans s'il les croyait capables d'admettre la destruction de leurs cultures en échange d'une drachme de solde par jour.

En mai 431, toute la population de l'Attique se réfugia dans l'enceinte fortifiée. Chacun amenait sa femme, ses enfants, ses meubles et jusqu'à la charpente de sa maison ; le bois, sur cette terre sèche, est une chose précieuse. Les bêtes de somme et les troupeaux furent expédiés dans les îles. Quelques familles trou-

vèrent un logement chez des parents ou des amis ; la plupart campèrent dans les rues, au revers des remparts, notamment le long du versant septentrional de l'Acropole, ce *mur des Pélasges* fâcheusement renommé, dans les terrains vagues, parmi les immondices. L'humeur était mauvaise. On murmurait que Périclès avait ses raisons de considérer l'invasion d'un cœur léger. Il était l'hôte du roi Archidame, lequel épargnerait ses terres. Périclès para le coup avec son élégance habituelle et déclara devant l'Assemblée que ceux de ses biens qui ne seraient pas dévastés appartiendraient à l'État.

Le roi Archidame entra en Attique par la Béotie et perdait beaucoup de temps à prendre le château d'Énoé. Son armée arriva devant Athènes en juin, quand toute la moisson était mûre. Chaque soir, de la ville haute, on regardait brûler les villages et les gens assistaient de loin à la destruction de leurs biens. Les devins chantaient des oracles ; aigris et désœuvrés, les réfugiés remâchaient leurs colères. Quand les Spartiates firent flamber le bourg d'Acharnes, si important qu'à lui seul il se vantait de fournir 3.000 hoplites à l'armée, les Acharniens poussèrent des cris d'aigles. C'était bien la peine d'avoir chassé le Mède et constitué un empire qui couvre la moitié de la Grèce pour revoir ce qu'on n'a plus connu depuis Xerxès : l'Attique envahie et les champs ravagés. Et l'on rappelait aux jeunes gens le serment qu'ils avaient prêté en terminant leur service militaire : « *Je ne reconnâtrai de bornes à l'Attique qu'au delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers* », marquant par là que la vraie cité, c'est la terre civilisée et porteuse de fruits. Périclès traitait Athènes avec ses maisons comme la partie

noble de l'État, la campagne comme une annexe. Cela était violemment contraire à toute la tradition, non seulement attique, mais grecque. Dans tout le pays (sauf à Sparte), même après la construction des villes, les citoyens ont continué à vivre aux champs. « En quittant, dit Thucydide, ces demeures et ces temples qui étaient depuis des temps anciens le fondement domestique de leur cité, ils éprouvaient un grand crève-cœur, car ce que chacun abandonnait lui semblait être sa vraie patrie. » Devant la colère générale, Périclès usa des droits de la stratégie, déclara l'état de siège et interdit en conséquence que l'Assemblée fût convoquée. Au bout d'un mois, les Péloponnésiens s'en allèrent, après avoir dévasté tout le Nord du pays.

Durant ce temps, Périclès procédait avec une méthode qui montrait combien peu il pensait en militaire, car il continuait à tout subordonner à son grand rêve impérialiste, sans paraître se douter que l'heure des constructions est passée, qu'il faudra bientôt se borner à sauver l'essentiel. Pendant que l'armée d'Archidame campe sous ses yeux, il la fait harceler par sa cavalerie et il envoie 50 bateaux corfiotes, 100 trirèmes athéniennes avec 1.000 hoplites et 400 archers ravager les côtes du Péloponnèse. Il sait que ces démonstrations sont purement spectaculaires, mais il faut prouver que le blocus est une réalité et qu'Athènes est en état d'affamer la Grèce. Par ailleurs, il poursuit ses extensions. D'abord vers l'Ouest : il prend en Acarnanie Astakos, Sollion, colonie de Corinthe, il occupe l'île de Céphallénie ; la région des îles Ioniennes lui appartient et toutes les escales qui jalonnent la mer des côtes grecques au canal d'Otrante. Ensuite vers le Nord : le siège de Potidée dure toujours et il

faut se couvrir contre toute surprise de ce côté, c'est-à-dire traiter avec le roi de Thrace et le roi de Macédoine. Enfin, il terrorise, tout autour de l'Attique, les régions dont la fidélité est la plus douteuse. Trente vaisseaux vont piller l'Eubée. L'armée de terre envahit la Mégaride et la traite comme Archidame venait de traiter l'Attique. Cent voiles étaient à Égine dont les habitants avaient été chassés (Sparte les laissa s'établir sur le bord occidental du golfe de Nauplie) et les terres alloties à des colons athéniens. Les deux expéditions, la flotte et l'armée de terre commandée par Périclès, se rencontrèrent près de Mégare. « Jamais, dit Thucydide, la force athénienne n'avait présenté un si magnifique aspect. » Et pendant que les paysans, rentrés chez eux, utilisaient l'automne avec une ténacité de fourmis pour réparer le dommage de l'invasion, Périclès assure ses communications avec l'Eubée, détruit des nids de pirates et met un fort dans un îlot du détroit. Athènes reste conquérante et le prestige de Périclès paraît aussi grand que jamais.

En effet, c'est lui qu'on charge de prononcer l'éloge funèbre des morts — une quinzaine seulement — tombés au cours des combats de l'été. Ils avaient été incinérés aussitôt en attendant la cérémonie des funérailles nationales, à laquelle Thucydide assista probablement. Tout donne à penser que les paroles qu'il attribue à Périclès sont bien celles qui furent entendues par les Athéniens, au cours de cet hiver 431/430. Dans ce discours fameux, historiens et critiques n'ont vu qu'un éloge d'Athènes, une comparaison avec Sparte, une image aussi éternelle que le Parthénon de la cité qui fut la Grèce de la Grèce. Thibaudet n'est sensible qu'à l'enchaînement serré des périodes et « à ces puis-

santes pièces de rhétorique aussi pures que les architraves de l'Acropole ». Maurice Hélin a montré que ces pages illustres ne sont pas une composition d'apparat, un premier modèle des innombrables panégyriques d'Athènes, mais l'habile plaidoirie d'un politique réaliste qui se trouve dans une situation difficile. Périclès, à propos des morts, justifie un mandat qui dure depuis quatorze ans, défend sa gestion contre ceux qui l'attaquent, répond aux défaitistes qui s'effraient de l'insuffisance de l'infanterie ; il n'oublie même pas qu'on reproche à ses amis, les philosophes, d'être indifférents aux affaires de l'État. Lu ainsi, le discours prend toute sa valeur. Les auditeurs y ont senti un acte, un épisode dans un long combat. Parmi eux, il y avait peu de gens en deuil, mais beaucoup de gens émus : excellente condition pour être écouté en un moment décisif. Tout travaille pour Périclès : le sérieux de la circonstance, l'orgueil national stimulé par les faciles succès d'août et de septembre et jusqu'à la médiocrité de l'événement : ce n'est pas la pensée de ces quelques morts qui distraira les esprits de ce qu'il leur propose.

Il commence par toucher l'orgueil national, en louant la cité et les ancêtres : genre facile et méprisable. Sur ce point, Périclès était certainement de l'avis de Socrate : s'il s'agissait de faire l'éloge d'Athènes parmi les habitants du Péloponnèse, admirable serait l'orateur qui arriverait alors à se faire applaudir ; mais livrer la gloire des morts en pâture à des vaniteux, c'est la flatterie la plus insidieuse qui soit, la plus dangereuse aussi, car c'est un sophisme où chacun est complice. Toutefois, un homme d'État ne peut se dispenser de ce préambule.

Mais, tout de suite, le ton change et voici le coup de clairon :

« Nous sommes régis par une constitution qui n'envie point les lois des autres peuples. Elle leur sert de modèle et ne les imite pas. Et son nom est Démocratie parce qu'elle est faite, non pour quelques-uns, mais pour l'intérêt du plus grand nombre. Les lois assurent à tous l'égalité dans les affaires privées ; dans les affaires publiques, un homme est mis en avant dans la mesure où il se distingue ; ce qui compte, ce n'est pas son rang, mais sa valeur. Quelqu'un qui peut rendre service à l'État n'en est empêché, ni parce qu'il est pauvre, ni parce qu'il est obscur. »

Apologie valable à la fois pour Éphialte mort et pour Périclès vivant, contre ceux qui ont condamné l'abaissement de l'Aréopage, l'archontat accessible aux gens de rien et les indemnités grâce à quoi les plus humbles sont citoyens en droit et en fait. Thème napoléonien ; la carrière est ouverte aux talents. Coup droit aux conservateurs qui dénigrent la constitution athénienne parce qu'elle s'écarte des traditions vénérables : n'est-il pas plus beau de créer des modèles que d'en suivre ?

Après la démocratie politique, voici la défense de la démocratie sociale :

« Nous administrons notre communauté en respectant la liberté de tous, sans nous examiner sourcilieusement les uns les autres dans nos démarches quotidiennes, sans malveillance à l'égard de ceux qui cherchent le plaisir, sans ces mépris qui blessent, s'ils ne frappent pas. »

Voilà la tolérance athénienne opposée à la perpétuelle inquisition spartiate, génératrice d'hypocrisie.

Les conservateurs blâment Périclès d'avoir versé au peuple du vin trop pur et de le griser pour le dominer. Mais ils pensent, comme tout Grec, que le loisir seul rend la vie digne d'être vécue : gagner son pain est un mal nécessaire. Or, le régime péricléen a permis à beaucoup d'hommes d'avoir accès au loisir et il le leur a offert sous la forme la plus exquise : des fêtes, des monuments, le contact avec la beauté du monde. On accuse Périclès d'avoir introduit la solde pour les juges et les fantassins, faute de pouvoir rivaliser de ses propres ressources avec les libéralités de Cimon ; oseront-ils encore appeler démagogique un relèvement de la vie générale, si efficace que tous les Athéniens accèdent maintenant à la vie de l'esprit ?

« Nous avons jalonné le travail, le plus possible, de moments de détente pour l'esprit : jeux, cérémonies solennelles, somptueuses initiatives privées dont le charme fait oublier au jour le jour ce que le labeur a de pénible. Notre ville est grande : tout y afflue de la terre entière et nous jouissons aussi naturellement des produits étrangers que de ceux que nous cueillons ici même. »

L'autarcie est un rêve d'esprits étroits et de courages faibles. L'homme est né pour posséder le monde et celui qui a eu le cœur de lancer des bateaux sur le dos de la mer a pour domaine tous les ports où ses navires abordent. Et la jouissance l'enrichit. Mais, précisément, on blâme Périclès d'avoir encouragé le goût du plaisir, la facilité, si bien qu'en ce moment la préparation militaire en Attique est insuffisante. Il répond :

« Ce n'est pas tellement sur l'entraînement que nous comptons ni sur les stratagèmes, mais sur notre

réaction courageuse au choc du danger. Dans leur éducation, les Lacédémoniens s'exercent au courage par un long, pénible effort ; nous qui ne jugeons pas une telle tension nécessaire, nous allons au combat avec autant d'énergie qu'eux. Si nous avons choisi de nous former à la vaillance par le libre jeu de la personne plutôt que par une dure ascèse, moins grâce aux lois que grâce à la bonne volonté, nous avons cet avantage de ne pas nous épuiser d'avance pour des travaux futurs, et, une fois que nous y sommes engagés, nous y apportons une ardeur plus fraîche que ceux qui sont toujours sur le qui-vive. »

Les Spartophiles, qu'ont-ils à répliquer à cela ? On ne discute pas la grandeur de l'idéal civique tel que les États doriens l'ont porté à sa perfection ; on montre simplement qu'on peut l'atteindre sans une si dure torsion de l'individu. Si Nicias et ses amis avaient davantage fréquenté les philosophes, ils répondraient que l'individu, dès que l'on a commencé de se soucier de lui, ne se tiendra pas content à si bon marché. Le mot que Périclès emploie pour désigner ce libre jeu (*rhatumia*), qu'il loue Athènes d'avoir favorisé en chacun de ses fils, Démosthène ne l'emploiera qu'avec colère, en l'appliquant au laisser-aller qui perd la ville et la livre à Philippe. Mais les conservateurs ne voient point les choses de si loin. On se demande même s'ils auraient compris les lignes qui suivent, où Thucydide, avec d'étonnants raccourcis, définit l'humanisme péricléen. Faire ici un départ exact entre les paroles de l'orateur et les réflexions de l'historien est impossible. Mais les idées sont intéressantes.

« Nous ne confondons pas l'amour du beau avec le goût de la dépense... »

Les modernes acquiescent un peu trop aisément à cette affirmation : ils ne connaissent du Parthénon que du marbre doré par le temps. Et il est vrai que les monuments de l'Attique, si on les compare à ceux de l'Orient, paraîtront simples. Mais les Grecs ne les rapprochaient que de ceux qu'ils connaissaient et nul n'égalait en somptuosité les constructions de l'Acropole. Périclès lui-même, au début de la guerre, avait cité, parmi les ressources auxquelles on pourrait recourir en cas de besoin, les objets conservés dans le temple de la Parthénon, qui valaient au moins 500 talents, et les ornements de la déesse, dont la statue portait 40 talents pesants d'or fin. Nulle autre ville grecque, sauf peut-être Olympie, ne possédait d'œuvre d'art si coûteuse. Si Périclès a vraiment présenté comme une caractéristique athénienne, au mépris de la réalité, la dissociation de l'art et du luxe, c'est peut-être pour parer une attaque dont le contenu nous échappe, quelque surenchère extrémiste qui poussait à des dépenses excessives.

« Nous pratiquons la philosophie sans rien perdre de notre activité... »

Réponse à la fois aux aristocrates et aux démagogues qui accusent les physiciens, les astronomes, les philosophes, de détourner les courages de la seule œuvre importante, qui est la guerre et le gouvernement. Éloge de l'homme complet, puis, dans les lignes qui suivent, de l'État harmonieux qui connaît ses réserves et les utilise harmonieusement. Athènes a stimulé parallèlement la vie privée et la vie publique, a donné à l'ouvrier un niveau de vie tel qu'il lui reste du temps pour les affaires collectives, puis elle a reconnu d'excellents citoyens dans les tâcherons que les autres cités

méprisent unanimement. Ici, Périclès brave les préjugés de presque tout son auditoire. Ce grand seigneur, on a blâmé son amitié pour les artisans, architectes, sculpteurs, sans compter les musiciens qui ne valent pas mieux, car un gentilhomme aurait honte de trop bien jouer de la flûte. Il sait que ce qu'il va dire ne correspond pas aux faits : les Athéniens continuent, malgré ses efforts, à mépriser le travail et l'habileté manuelle, mais un orateur a bien le droit d'exprimer un vœu comme s'il était déjà réalisé :

« Nous nous servons de nos richesses pour agir, non pour briller. Chez nous, la pauvreté n'est pas une chose qu'on avoue avec honte. Ce qui est honteux, c'est de ne rien faire pour en sortir. On trouve ici chez les mêmes hommes l'aptitude à gérer les affaires privées et les affaires publiques ; celles-ci, ils les connaissent aussi bien que ceux qui ont été nourris dans la politique. Nous sommes capables de juger et de décider nous-mêmes en ce qui concerne la collectivité. Nous pensons que raisonner n'empêche pas d'agir, mais, au contraire, qu'il est mauvais de ne pas s'éclairer par la discussion avant de passer aux actes. Nous nous distinguons encore en osant beaucoup, tout en raisonnant avec lucidité sur ce que nous entreprenons. Chez les autres, l'audace naît de l'aveuglement et l'intelligence engendre l'irrésolution. Or, les hommes les plus courageux, ce sont ceux qui sont les plus capables de discerner ce qui est terrible et ce qui est délicieux sans que ce discernement les détourne du risque. »

Faire entrer la conscience dans la définition du courage c'est déjà de l'intellectualisme platonicien. Et Socrate, s'il avait été présent (mais il devait être à Potidée) aurait goûté ces distinctions ainsi que la

formule célèbre : Athènes est l'école de la Grèce. Cette proposition, Périclès l'avait vue devenir vraie au cours des cinquante années qui se terminent maintenant. Au moment des guerres médiques, Athènes avait quelques poètes tragiques ; c'est beaucoup, mais c'est tout. Puis, elle accueille des étrangers, qui sont heureux chez elle et paient bien son hospitalité : Bacchylide, Hérodote, Anaxagore, Protagoras. Tous les Athéniens savent que Périclès a reçu chez lui, aidé, encouragé personnellement Protagoras, Anaxagore, Hérodote, Sophocle et, plus que les autres, Phidias et les architectes qui ont travaillé avec lui. Au moment où il parle, la tragédie et la comédie sont en pleine floraison ; Thucydide réfléchit ; on écoute Socrate, non sans impatience ; Xénophon est encore un enfant ; Platon naîtra dans deux ou trois ans. Tout ce qui a un nom en Grèce cherche la consécration athénienne.

Telle est l'œuvre que Périclès met sous les yeux de ses adversaires, en les priant de le juger sur elle. Nous ignorons quelle fut la réponse. Car le cours normal des choses fut brusquement interrompu. Et le bon calculateur, l'homme qui estimait que c'est, avec l'argent, l'intelligence qui gagne les guerres, il s'aperçut que, dans ses prévisions, il avait oublié une part, celle de l'accident.

CHAPITRE XV

LES COUPS DU FLÉAU.

En 430, les Péloponnésiens envahirent l'Attique plus tôt que l'année précédente, et, tout de suite, la peste éclata, d'abord au Pirée où elle avait été amenée par les bateaux, ensuite dans la ville, au milieu des paysans entassés parmi la chaleur, les mouches et les ordures. Thucydide a écrit, à propos du fléau, une des rares pages où il consent à mettre de la couleur et de l'émotion, la seule peut-être où il dise *je*. Il fut atteint et il guérit, chance si exceptionnelle que ceux à qui elle échut furent tentés de se croire immortels. Car la mort semblait ne pas pouvoir construire de piège plus habile que celui-là.

La promiscuité fit du mal une chose affreuse. Des malades qui souffraient de la fièvre et de la soif essayaient de se baigner dans les puits qu'ils contaminaient. Les cadavres encombraient les rues ; les oiseaux et les chiens affamés, fossoyeurs bénévoles des villes d'Orient, n'y touchaient pas. Dans ce sol sec et rocheux, il ne devait pas être facile d'inhumér les corps et pas davantage, faute de bois, de les incinérer. Des

gens riches qui parvenaient à dresser un bûcher avaient à le surveiller pendant que le corps brûlait ; sinon d'autres gens arrivaient, jetaient un autre cadavre sur le tas et se sauvaient. Des bourgeois s'enfermaient chez eux pour fuir l'épouvantable rue pleine de charognes pourrissantes, de mourants qui geignaient, de campagnards affolés. Leur maison devenait silencieuse, et, lorsqu'on la rouvrait, on la trouvait pleine de morts.

A l'Est de la ville, le roi Archidame dévastait consciencieusement la campagne muette. Il sévissait dans cette région où avait commencé la fortune des Alcéonides et dont le second fils de Périclès portait le nom : Paralos, le Riverain, — celle aussi des mines du Laurion où avait commencé la fortune d'Athènes. Lorsque l'armée péloponnésienne sut quel sort frappait Athènes, elle ne voulut pas rester davantage dans ces lieux atteints par la colère des dieux. On leva le camp et l'on s'en retourna vers Sparte. Cependant, des cinq invasions qui eurent lieu (431, 430, 428, 427 et 425), celle-ci et la quatrième furent les plus désastreuses pour l'Attique.

Périclès ne vit pas le début de la peste. Il conduisait un raid vers le Péloponnèse ; avec 100 trirèmes athéniennes et 50 de Chio et de Lesbos, il avait ravagé la côte argienne, Epidaure, Trézène, Hermione, puis Prasies en Laconie. La maladie se manifesta parmi les équipages. Au contraire, le Péloponnèse fut complètement épargné, le blocus faisant office de quarantaine. L'escadre revint au Pirée pour repartir aussitôt sous la direction du stratège Hagnon, vers Potidée, dont le siège durait toujours. A son insu elle emmenait avec elle la peste, qui emporta en six semaines 1.500 soldats sur 4.000. Hagnon se rembarqua pour Athènes, laissant

l'ancienne armée achever comme elle pourrait le siège de Potidée.

Lorsqu'on vit reparaître la flotte au Pirée et qu'on apprit que, là-bas aussi, un homme sur trois était mort, il y eut un cri terrible contre la guerre et contre Périclès. On envoya aux Lacédémoniens des députés que ceux-ci refusèrent de recevoir. Peut-être, simplement, parce qu'un fléau collectif est une preuve de la colère des dieux et que celle-ci, quand elle est déchaînée, distingue mal entre les innocents et les coupables ; il est donc sage d'éviter tout contact avec ceux qu'elle frappe. On était trop pieux dans le Péloponnèse pour ne pas fuir soigneusement le contact des malheureux. La terreur religieuse inspirée par la peste joua certainement dans les pensées de ce temps (par exemple, dans celles qui ont abouti à la disgrâce de Périclès) un rôle qui nous échappe. Ni Thucydide n'en parle, ni même Plutarque, parce qu'un Grec cultivé rougit de ces superstitions et ne les signale qu'après les avoir habillées de motifs rationnels et avouables. Thucydide dit seulement que le voisinage de la mort fit sentir à tous le prix de la joie et du plaisir, dont on voulut jouir d'autant plus avidement qu'on les constatait plus précaires. On ne craignait plus les lois, car la maladie les gagnait de vitesse, ni les dieux, qui confondaient dans un même sort l'homme pieux et l'impie. Ainsi juge un raisonneur dont la morale exige des sanctions individuelles. Thucydide a-t-il cru réellement que ce sentiment, qui était le sien, était partagé par la foule ? Le peuple de Grèce n'a jamais pensé, en matière de faute et de châtement, autrement que les sujets du roi Œdipe qui, lorsque le fléau s'abat sur Thèbes et sur tous les Cadméens, cherchent parmi eux le coupable

inconnu qu'on puisse livrer aux dieux afin de désarmer leur colère. Pendant l'épidémie athénienne, bien des gens rappellèrent certainement, avec terreur et colère, la souillure des Alcméonides.

Périclès était rentré dans Athènes pour assister à la fois au désastre de sa maison et au naufrage de son influence. Sa sœur et ses deux fils légitimes moururent de la peste. Lui-même, ébranlé jusqu'à l'âme, sollicita du peuple le rang de citoyen pour son dernier-né, l'enfant d'Aspasie, ce qui lui fut accordé. Puis l'hostilité reprit de plus belle contre lui et la politique de guerre. Comme il venait d'être réélu stratège pour la quinzième fois, on ne pouvait lui réclamer ces comptes de gestion que les magistrats rendaient à leur sortie de charge. La seule ressource de ses adversaires était de lui intenter un procès qui entraînerait automatiquement sa destitution s'il était condamné. C'est ce qui arriva. On lui demanda de justifier ses dépenses pendant quinze années, ce qu'on savait impossible, l'utilisation des fonds secrets ne pouvant se prouver sur pièces. Ses ennemis pressaient le Conseil de le déférer à un tribunal extraordinaire pour concussion, crime passible de la peine de mort. Hagnon sauva son ancien collègue en obtenant que Périclès, simplement prévenu de malversation, fût entendu par le Tribunal. Quinze cent un jurés (c'est-à-dire l'effectif de trois jurys en temps normal) virent comparaître l'Incorruptible ; ils le déclarèrent coupable et le condamnèrent à payer à l'État une amende de 50 talents, — la même somme à quoi Xanthippe, soixante ans auparavant, avait fait condamner Miltiade. L'accusateur un certain Dracontidès, est un inconnu : évidemment un homme de paille, comme dans le procès de Phidias.

Ceux qui mènent le jeu restent dans la coulisse, redoutant la peine dont la loi menace l'accusateur qui perd son procès.

Thucydide rapporte (II, ch. 60-64) un dernier discours que Périclès aurait prononcé peu avant son procès, pour défendre sa politique et empêcher les Athéniens de traiter avec Sparte. Il les adjure de ne pas permettre que leurs malheurs privés parlent plus haut que le salut de l'État. Thibaudet compare Périclès à Louis XIV pour le courage avec lequel l'un et l'autre donnent le premier rang à l'intérêt général. Cela est bien littéraire. Louis XIV devant ses enfants morts n'avait pas à dominer son deuil : il n'en éprouvait pas. Et des sentiments profonds de Périclès, en dehors de son amour pour Aspasie, nous ignorons tout. Chez Thucydide, un homme d'État se redresse et répète d'austères conseils à la foule ; chez Plutarque, un vieil homme privé de ses enfants supplie avec des larmes qu'on veuille bien légitimer le dernier-né : les deux images sont difficilement conciliables. Anecdotiquement, on est tenté de dire que c'est la seconde qui est la vraie, précisément parce qu'elle contredit la légende d'un Périclès toujours semblable à lui-même et parfaitement maître de soi. Thucydide s'est accordé la liberté de prêter à ses personnages le langage le plus vraisemblable. Ici, la vraisemblance est historique et non psychologique (1). Le discours décrit la position impériale d'Athènes et les durs devoirs qu'elle dicte,

(1) Réserve faite pour le début où Périclès vante sa clairvoyance, sa probité, son désintéressement. Lorsqu'il s'est défendu devant l'Assemblée contre des accusations non encore mises en forme, mais répandues déjà, dans le public, c'est certainement cela qu'il aura dit : qu'il maintenait tous les conseils qu'il avait donnés, tous les plans que les Athéniens avaient approuvés ; qu'il était heureux d'avoir brusqué les choses, afin de pouvoir choisir l'heure et le lieu de l'offensive ; enfin, que l'argent

c'est-à-dire les nécessités d'une politique qui déborde l'homme Périclès, mais que personne mieux que lui n'avait qualité pour exposer. Au surplus, des conséquences analogues résultent de tout postulat qui affirme l'intangibilité d'un empire. Qu'Athènes puisse, en 430, se solidariser avec son propre malheur, se résigner à la partie jouée et perdue et demander la paix, cela paraît aussi impossible à Périclès qu'à des conservateurs anglais de 1900 l'idée de renoncer aux Dominions, aussi révoltant que parurent à beaucoup de Français les renoncements de septembre 1938. Le passé oblige.

« Nous n'avons pas le droit d'être inférieurs à nos pères. Ils ont acquis péniblement une puissance qui ne leur est pas venue par héritage ; ils l'ont préservée et nous l'ont transmise ; il est plus honteux d'être dépouillé d'un bien acquis que d'échouer au moment de l'acquérir. »

Voilà pour les traditionalistes. Périclès invoque aussi une sorte d'idéologie démocratique qui, elle aussi, nous rappelle des souvenirs récents :

« Il n'est pas raisonnable de pleurer immodérément des biens qui, à l'égard de notre force, ne représentent pas plus qu'un jardin ou des parures ; notre liberté, si nous sommes décidés à la sauver, rétablira aisément tout cela. Si nous sommes soumis à des étrangers, tout ce que nous sommes sera diminué. »

Mais un homme d'État, il y a vingt-quatre siècles, pouvait parler plus cyniquement qu'aujourd'hui. Péri-

n'avait pour lui aucun attrait. Il soutient non plus, comme l'année précédente, que la guerre était inévitable, mais qu'il s'est trouvé devant un dilemme : subir le joug de l'étranger ou risquer la chance d'une grande victoire. La version officielle des événements se forme peu à peu : en 430, Athènes se présentait comme victime d'une agression.

clès ne se croit nullement obligé de plaider que, si Athènes continue la guerre, c'est pour faire respecter les traités au bénéfice des alliés. Il ne s'avise même plus d'évoquer le cas de Platées, prise en pleine paix par les Thébains (et il faut reconnaître qu'au siècle suivant Démosthène conseillera de même, sans hypocrisie inutile, de secourir Olynthe non parce que le bon droit est de ce côté, ni par souci de tenir un engagement, mais uniquement parce que tel est l'intérêt d'Athènes). Le devoir des citoyens résulte de la position impériale de leur patrie et des avantages que cette hégémonie leur procure.

« Le respect qu'Athènes tire de son commandement, vous devez le défendre, car il est votre parure et il faut, ou bien accepter la vie difficile ou bien renoncer aux honneurs. Ce qui se joue en ce moment, ce n'est pas seulement la servitude ou la liberté : c'est la perte du pouvoir, les représailles de toute la haine que notre domination a provoquée. Il ne vous est plus loisible d'abdiquer, même si quelqu'un y songeait par crainte, ou paresse, ou idéalisme. Votre règne est comme une tyrannie, dont il est injuste de s'emparer et dangereux de se dessaisir. Le détachement est bon pour les États qui vivent à l'abri d'un protecteur actif ; il est désastreux pour une cité qui commande, excellent pour un peuple sujet qui a, grâce à lui, un esclavage sans histoire. »

Voilà bien distingués les grandes puissances et les pays à intérêts limités. Et Périclès, revoyant sa longue carrière, se situe lui-même dans l'audacieuse Athènes, grâce à qui les peuples de la Ligue végètent doucement, sans avoir besoin d'exercer un soldat ni un cheval, ni de fournir un seul navire :

« Un simple citoyen est plus heureux dans une cité en ascension que dans une cité déclinante où lui-même serait prospère. »

Si cela est vrai des particuliers, que faut-il dire des chefs ? Périclès, menacé de toutes parts, s'adosse à cette Athènes, que, pendant trente ans, il a menée par des voies dangereuses. Il est vieux ; il sait qu'il n'a plus longtemps à vivre, moins longtemps encore à régner. Athènes elle-même, qui sait si ses belles années ne sont point passées ? Le vieillard, sentant que la durée va trahir et lui-même et la ville, se réfugie, non point dans l'éternité, où il n'y a pas de place pour des hommes de son espèce, mais dans l'avenir et dans la mémoire. Pour lui, la parole n'a jamais été que l'ombre de l'action ; voici la revanche de la parole, car tout meurt, même les empires, et il ne resterait rien de l'action si les hommes n'en parlaient :

« Sachez qu'Athènes a ce grand nom parmi les hommes parce qu'elle n'a jamais cédé au malheur ; qu'elle a dépensé à la guerre plus de vies et de courage que quiconque afin d'acquérir une puissance inconnue jusqu'à nous. Si aujourd'hui nous fléchissons — car toutes choses sont promises au déclin, — du moins le souvenir de cette grandeur durera éternellement. On dira que, Grecs, nous avons commandé au plus grand domaine grec, que nous avons fait front devant les ennemis les plus nombreux, réunis ou isolés, et que nous avons bâti la ville la plus heureuse et la plus grande. Libre à celui qui met la paix au-dessus de tout de nous blâmer. Celui qui veut agir essaiera de nous imiter, quitte à nous haïr s'il échoue. La haine a toujours été le lot de ceux qui se jugent dignes de commander. L'assumer pour l'amour d'un bien supérieur, c'est faire

un bon calcul, car elle dure peu de temps. La grandeur immédiate, la gloire future resteront pour toujours. »

Un président du Conseil oserait-il aujourd'hui dire en plein Parlement : « Nous sommes hais ; c'est la preuve de notre force et nous devons continuer à mériter la haine, car renoncer à elle c'est aussi renoncer à la grandeur » ?

Ce dernier discours de Périclès ne fut pas décisif ; il paraît avoir rencontré une approbation immédiate mais éphémère, victoire dont il n'y avait pas lieu d'être fier, car elle résultait simplement des mouvements violents et précaires de gens affolés. Le procès et la condamnation sont venus un peu plus tard, pendant l'hiver 430/429. Ces paroles hardies où, pour la première fois, nous découvrons un homme conscient de son génie et qui ose le proclamer, ce n'est pas leur retentissement momentané qui importe le plus, ce sont les échos lointains qui, au cours de la guerre, vont les grossir et les répercuter.

En 428, Lesbos se soulève, événement comparable à la défection de Samos, douze ans auparavant, mais beaucoup plus grave, puisqu'il surprend Athènes en pleine guerre. L'année suivante, la révolte est domptée. Dès que l'Assemblée l'apprend, elle envoie au stratège vainqueur l'ordre de tuer tous les hommes adultes et de vendre comme esclaves les femmes et les enfants. Jamais une chose pareille ne s'était faite en Grèce. Le lendemain, comme l'avis de l'État est déjà parti avec les instructions, l'Assemblée se ravise. Mais Cléon, qui avait rédigé la décision de la veille, lui dit :

« Vous ne paraissez pas vous rendre compte du dan-

ger qu'il y a à fléchir ; vous oubliez que votre domination est une tyrannie, pesant sur des gens qui conspirent et obéissent à contre-cœur, qui ne vous savent aucun gré de vos coûteuses concessions et qui se soumettent à la force, non à la bienveillance » (Thuc. III, 37).

Thucydide dit qu'à cette époque, il n'y avait dans Athènes aucun homme plus violent ni plus écouté que Cléon. Le discours qu'il lui prête pour justifier le massacre lesbien est d'une brutalité grossière et étudiée. Périclès aurait certes parlé plus humainement. Mais, comme Cléon, il acceptait la haine dont il voyait Athènes entourée. Comme Cléon, il en était fier. Et, s'il eût mis moins de cruauté à châtier les gens de Lesbos (quoique la répression à Samos, en 439, ait été impitoyable), il eût justifié les châtiments par les mêmes arguments dont se servait Cléon.

Au printemps de 415, Alcibiade prononça son premier grand discours. Depuis près de sept ans, Athènes et le Péloponnèse vivaient sous le régime de la trêve rédigée par Nicias : on s'abstenait de toute agression ouverte, tout en se faisant sournoisement tout le mal possible. Les jeunes hommes souhaitaient la guerre, comme en 432, et à leur tête brillait Alcibiade. Les gens de Léontini en Sicile sollicitaient l'appui d'Athènes contre leurs ennemis les Syracusains, exactement comme, dix-sept ans plus tôt, Corfou lui avait demandé de l'aider contre Corinthe. Les gens sensés, dès 432, savaient très bien que ces interventions conduisent inmanquablement à la guerre. Les années avaient passé sur Nicias sans lui inspirer l'esprit d'aventure. Mais Alcibiade aspirait à une politique prestigieuse, comme son tuteur en 432. Et il justifia l'expédition de Sicile comme Périclès avait justifié, quelques mois après la

peste, son refus de négocier avec Sparte. Lui aussi invoque la grandeur de l'empire, l'impossibilité de revenir en arrière et même de s'arrêter dans l'impitoyable mouvement de la conquête. Car une domination ne peut se maintenir qu'à condition d'être crainte et elle ne peut effrayer qu'à condition de s'étendre toujours.

« Comment justifier, dit Alcibiade, nos lenteurs envers nos alliés ? Nous leur devons l'aide et la protection que nous leur avons jurées. Il ne s'agit pas d'objecter qu'ils ne nous rendront point la pareille. Nous nous sommes alliés à eux, non pour qu'ils nous assistent en Attique, mais pour qu'ils gênent nos ennemis en Sicile et les tiennent en haleine. C'est ainsi que nous avons obtenu l'empire, nous et tous ceux qui ont jamais commandé, en intervenant partout où Grecs et Barbares nous appelaient. Si nous nous mettons à aimer le repos ou à chicaner sur les races de ceux qu'il faut aider, nous n'augmenterons plus notre puissance et même elle sera en danger. Or, il ne nous est plus possible de liarder en ce qui concerne l'extension de notre empire, mais, au point où nous en sommes, il faut surveiller les uns, comprimer les autres. Nous serions bien vite dominés par eux si nous cessions de les dominer nous-mêmes. Les autres peuples peuvent penser au repos, mais vous, non, à moins que vous n'adoptiez aussi leurs principes... Si Athènes se replie sur elle-même, elle s'usera comme s'usent toutes choses ; les talents des hommes vieilliront. Si elle accepte la lutte, elle accroîtra son expérience, son aptitude à se défendre efficacement. Je vous le dis : un État rompu à la vie active, dès qu'il y renonce, accepte sa propre ruine » (Thuc. VI, 18).

Tous les thèmes de la politique périclénne se

retrouvent dans ce discours d'Alcibiade. Les alliés qu'il faut secourir, ce sont les gens de Léontini, avec qui Périclès, en 431, a conclu un traité uniquement parce qu'ils sont les ennemis des Syracusains et qu'ils peuvent fournir une occasion d'intervenir en Sicile. Le respect de la parole jurée est allégué pour faire taire les scrupuleux ; ce n'est pas qu'Alcibiade soit moins cynique que Périclès, mais il est entouré de gens plus préoccupés d'idées morales ; du reste, ils ne songeront pas à rappeler que, si des serments ont été échangés, c'est pure raison d'État. Les alliances sont faites contre des tiers. Une grande puissance est condamnée à se maintenir, et pour se maintenir, à s'étendre, car, si elle piétine sur place, elle paraîtra faiblir et ses sujets relèveront la tête. Alcibiade ne parle pas de la haine des Alliés, car lui-même aimait trop à être aimé pour s'arrêter volontiers à ce genre de réflexions ; et il avait su garder sa popularité même en dehors d'Athènes. Mais, comme Périclès, il entrevoit et redoute la vieillisse de l'empire. Comme lui, il s'adresse à la jeunesse lasse de la paix, amie de l'aventure.

Cléon en 427, Alcibiade en 416 continuent donc la politique de Périclès. Et il n'y a eu qu'une seule guerre du Péloponnèse, que Périclès a voulue et commencée, qui a duré un quart de siècle et qui s'est terminée par la défaite d'Athènes. Certains historiens (Édouard Meyer) disent qu'il est injuste d'imputer l'événement final à un homme mort en 429 ; que la guerre ouverte par lui fut close par la paix de Nicias en 422 ; que c'est Thucydide qui fausse notre vision en narrant comme une seule unité la série de faits inaugurée en 432. En réalité, l'image traditionnelle est bien plus vraie que cette division arbitraire. Les raisons pour lesquelles

Alcibiade jette Athènes dans l'expédition sicilienne sont les mêmes qui ont amené Périclès à imposer le décret contre Mégare, afin de pouvoir choisir son heure. Elles résultent à la fois de la doctrine impériale et d'une confiance excessive dans la puissance que donne la maîtrise de la mer.

Deux accidents imprévus altérèrent tous les calculs : la peste dans la première partie de la guerre ; dans la seconde, la trahison d'Alcibiade, qui mit au service de Sparte le génie inquiet et brûlant des Alcéméonides. Et le pressentiment de Périclès devint une réalité plus tôt qu'il n'avait cru lui-même : les empires meurent comme les hommes.

CHAPITRE XVI

ATHÈNES SANS REMPARTS.

Périclès passa dans la tristesse le dernier hiver de sa vie, destitué de la stratégie, accablé de mauvaises nouvelles. Au début de 429, Potidée finit par capituler, quand ses défenseurs eurent tellement souffert de la faim qu'ils mangèrent les morts. Les assiégés purent sortir de la ville avec un seul vêtement et une petite somme d'argent. Ils partirent pour l'exil et se réfugièrent où on voulut bien les recevoir. Leurs terres et leurs biens furent lotis à des colons athéniens. C'était une victoire semblable à celle dont Elpinice, dix ans auparavant, avait dit à Périclès qu'il ne fallait pas se réjouir. Le siège avait coûté plusieurs milliers d'hommes et 2.000 talents ; le prix du Parthénon. Le nom d'Athènes fut exécré dans la Grèce du Nord.

Au printemps, les Péloponnésiens renoncèrent à envahir l'Attique, à cause de la peste qui durait toujours ; en revanche, ils attaquèrent Platées, la fidèle amie d'Athènes. La ville ne se rendit qu'au bout de deux ans, après quoi elle fut rasée.

Pendant l'été, une armée athénienne fut battue en

Chalcidique. Elle perdit 430 hommes et les trois généraux qui la dirigeaient.

Cependant l'Assemblée, au moment de l'élection des stratèges, avait de nouveau désigné Périclès, qui se trouva donc investi du commandement pour l'année 429/428. Il ne put l'exercer, car il mourut pendant l'automne de 429, après plusieurs mois de maladie. La disgrâce du moins n'assombrit pas ses dernières pensées.

Sa réélection prouve son ascendant sur la jeunesse. En effet, depuis plusieurs années, le Tribunal lui était hostile, tandis que l'Assemblée le soutenait constamment. Le Tribunal avait condamné Phidias, Anaxagore, Aspasia, puis l'avait jugé lui-même coupable de malversation et lui avait infligé une amende certainement supérieure à toute sa fortune. L'Assemblée, au contraire, l'avait maintenu à la stratégie, lui avait accordé la légitimation du fils d'Aspasia et elle le réélectif encore, malgré l'infamie qui venait de l'atteindre. Le Tribunal est recruté dans l'Assemblée, mais, pour y siéger, il faut avoir plus de trente ans. Si les deux corps ont différé d'avis au sujet de Périclès, c'est à cause du vote favorable des hommes de 20 à 30 ans, présents à l'Assemblée, absents du Tribunal et qui soutenaient la politique de prestige. Cette conclusion étonnera les lecteurs d'Aristophane, habitués à voir dans les comédies des vieillards belliqueux et leurs fils las de la guerre. Mais nous n'avons aucune pièce qui date des dernières années de Périclès. Dicéopolis, si pacifique en 425, était peut-être parmi ceux qui criaient revanche en 429.

Périclès mourut, miné dans son corps et dans son intelligence par un mal qui semble avoir été une forme

lente de la peste. Celle-ci sévit jusqu'à l'automne de 427. En trois ans et demi, elle enleva 4.400 fantassins sur 29.000, 300 cavaliers sur 1.200. Pour les autres personnes, les chiffres ne sont pas connus. Les Anciens n'ont pas d'état-civil en dehors des inscriptions militaires ; le reste était pour eux dénué d'intérêt.

Celui qui avait été le seigneur d'Athènes était un vieil homme affaibli, livré à son entourage. Des femmes lui pendaient au cou des amulettes qu'il montrait en silence à ses amis. Que pensait-il ? Pensait-il encore quelque chose ?

Plutarque raconte ici, sur le ton d'un instituteur qui fait une leçon de morale, une anecdote dont ni lui, ni aucun des historiens modernes qui la lui empruntent ne paraît avoir senti l'atroce ironie :

« Il était près de sa fin et autour de lui étaient assis des notables et des amis qui s'entretenaient de sa valeur, de sa puissance, qui récapitulaient ses hauts faits et dénombrèrent ses trophées, car il en avait élevé neuf en qualité de stratège victorieux. Ils parlaient de cela entre eux, le croyant inconscient et insensible. Mais il avait tout entendu et, prenant brusquement la parole, il dit qu'il s'étonnait qu'on louât et rappelât ces actes qui ne le distinguaient en rien des autres généraux, tandis qu'on oubliait le plus beau et le plus grand : « Aucun Athénien, dit-il, n'a pris à cause de moi des vêtements de deuil. »

Comment comprendre cette phrase étrange ? Parole de rêve, remontant du passé d'un homme qui a senti vivement ce que chaque individu a d'irremplaçable, mais que sa destinée de général a détourné de sa vocation d'humaniste ? ou défaillance sénile, sanglot de malade qui succombe devant l'horreur de ce qu'il

a fait, qui n'en a pas mesuré à temps les conséquences et qui les repousse en protestant : « Je n'ai pas voulu cela » ?

« Quelle que soit la différence entre la claire intelligence de Périclès et le cerveau faible de Guillaume II, aucun d'eux ne paraît avoir envisagé clairement la possibilité de ce qui, en fait, se réalisa : la ruine, ici de la Grèce, et là de l'Europe, et, plus profondément que de tout autre peuple, celle de leur patrie. » Ainsi parle Thibaudet (1). Mais alors, comment peut-il dire en même temps que « Périclès entre dans la guerre avec la juste connaissance des ressources d'Athènes, c'est-à-dire avec le génie même qui consiste à peser des moyens pour une fin, génie de l'histoire chez Thucydide, génie de la sculpture chez Phidias, génie de la sagesse chez Socrate » ? Périclès s'est complètement trompé sur les ressources d'Athènes ; en revanche, avec un bonheur inégal, il a fait bien des tentatives fécondes que l'on peut décrire, ne fût-ce que pour voir la Grèce et Athènes autrement qu'à travers les clichés parnassiens.

*
* *

La destinée permit à Thémistocle et à Cimon de créer une Athènes nouvelle sans qu'ils eussent à s'interroger sur les chances de durée de leur ouvrage. De Périclès, elle exigea bien davantage : être insatisfait de la situation que lui-même avait établie, y chercher des faiblesses, des contradictions internes, des menaces cachées sous la paix dormante de la surface. Ce qui

1) *La campagne avec Thucydide*, p. 230 et 202.

fait la force d'un régime, ce n'est pas le nombre de ses adhérents, c'est son aptitude à détecter, puis à poser des problèmes nouveaux.

En matière politique, Périclès se borna à maintenir ce qui existait ; son apport législatif est nul. Au contraire, son originalité éclate dans la vigueur avec laquelle il a dissocié l'un de l'autre le problème du travail productif et le problème de la propriété, alors que tous les Grecs, avant et après lui, les pensent conjointement. L'aristocrate Solon, trouvant le corps social malade et souffrant, « allège le fardeau » en supprimant les dettes privées. Vers 230, à Sparte, les rois Agis IV et Cléomène III, voulant remédier à une situation analogue, font exactement comme Solon : ils annulent toutes les créances et tentent un partage agraire. Les Anciens n'ont jamais cru que la propriété privée fût intangible. Un patrimoine individuel leur paraissait résulter d'un démembrement du patrimoine commun, et la répartition pouvait être revue si l'intérêt général venait à l'exiger. C'est même sur ce sentiment que s'appuie la légende du communisme primitif. Périclès seul a conçu une forme de richesse indépendante de la propriété, dérivant de la valeur humaine et de l'intelligence. Dans un monde où tous les réformateurs sont physiocrates, lui voit la ressource suprême, non dans la terre, mais dans l'homme. Malheureusement, son œuvre s'arrête avec lui. Elle avait le tort d'être en avance sur son temps et d'avoir été proposée à un pays où les malaises sociaux n'intéressaient presque personne : on se contentait de traiter les symptômes, avec plus ou moins de bonheur. Si Périclès avait laissé un plan politique, même inachevé, il aurait trouvé des successeurs pour l'accomplir, comme

Épialte avait accompli celui de Clisthènes, lui-même et Cimon celui de Thémistocle et d'Aristide. En Grèce, il semble naturel à tous de penser sur le plan civique. Mais le grand dessein économique du v^e siècle sombra dans l'indifférence générale, dans la paresse des petites gens satisfaits de gagner la solde ; — cela, c'était la faute des autres. Périclès de son côté ne comprit pas qu'en subordonnant sa réforme du travail à son rêve impérial, il les frappait tous deux de la même précarité. Et il ne devina pas non plus que les conséquences immédiates de la guerre ruinaient ce qu'il y avait de plus fécond dans le socialisme d'État.

A vrai dire, il ne pouvait prévoir comment séviraient les démons qu'il avait déchaînés et nul ne l'aurait pu mieux que lui. Nous sommes impuissants à nous représenter une guerre autrement qu'à l'image de celle que nous avons vue. Un stratège né peu avant Marathon pensait, comme Héraclite, que le combat est le père de toutes choses. La lutte avec les Perses avait stimulé toutes les énergies ; elle avait même fini par enrichir les cités. L'idée ne venait à personne que le duel entre Sparte et Athènes les détruirait l'une et l'autre, au profit du roi de Macédoine.

Il était tout aussi impossible de calculer les répercussions économiques d'hostilités qui durent pendant vingt-cinq ans. Le prix des vivres monte tout de suite ; des petites gens sont obligés de vendre leurs terres ; la grande propriété se recompose comme au temps de Solon et des paysans expulsés disent de nouveau comme Théognis : « J'ai entendu le cri de l'oiseau qui annonce aux hommes la saison du labourage ; il m'a percé le cœur parce que d'autres détiennent mes champs fleuris et qu'un attelage de mules n'y traîne

point ma charrue. » En face de ces mécontents, les ouvriers et les rameurs prennent la même importance que prirent les industries militaires et leurs syndicats pendant la guerre de 1914-18. A la fin du siècle, ils exigeront une indemnité pour siéger à l'Assemblée ; tout Athénien fera partie, s'il le veut, de ce paupérisme engourdi qui mange à peu près à sa faim et qui souhaite simplement qu'on ne lui demande aucun effort. D'autre part, la guerre a montré quel rôle peut jouer l'argent, intelligemment transformé en solde militaire : idée où Périclès, maître du tribut de la Ligue, avait vu le salut d'Athènes. Après sa mort, le malheur des temps donna à ce plan une consécration dérisoire et l'on vit des aventuriers grecs, à la tête de bandes de prolétaires, s'embaucher sous les ordres de princes assez riches pour se payer leurs services. Dans le Péloponnèse, la misère fut si grande que certains points du pays devinrent de véritables marchés de mercenaires.

Ainsi s'anéantit le grand espoir de rénovation économique dont Périclès formulait le programme au moment où Athènes écoutait bruire les chantiers du Parthénon. Il fut détruit par la guerre alors que la guerre avait été déclarée pour faire durer le régime impérial dont le socialisme d'État était une conséquence. L'échec est d'autant plus grave que Périclès, à partir de la révolte de Samos, subordonne toute sa politique à la réforme qu'il médite du système des richesses et du travail. Ne concevant pas de travaux productifs, capables de s'alimenter par leurs propres bénéfices, il est obligé de prélever les frais des constructions sur le trésor de la Ligue. Mais les Alliés sont peu sûrs ; l'une après l'autre, les cités menacent de se

révolter. Pour les tenir dans l'obéissance, on développe la flotte, on néglige l'infanterie dont on ne garde d'effectifs que ce qui peut être embarqué pour une campagne d'outre-mer. Une bataille rangée en terre ferme est considérée comme perdue d'avance. Or, le système aboutira fatalement à trouver devant soi Sparte et ses hoplites invincibles.

D'autre part, les États alliés sont divisés intérieurement. Les classes riches, auxquelles incombe le gros du tribut, haïssent la cité-reine et intriguent contre elle. Quant au petit peuple, il lui était probablement assez indifférent d'être foulé par l'aristocratie locale ou par les garnisaires athéniens (des villageois albanais ou abyssins distinguent-ils bien entre leurs anciens et leurs nouveaux seigneurs ?). Ceux qui arrivaient à se faire embaucher sur les trirèmes étaient peut-être aussi attachés à Périclès que l'armée du Rhin à Napoléon. Cela obligeait Athènes à prendre parti, à appuyer les prolétaires contre les conservateurs pour se ménager des intelligences dans la place. Elle y réussissait en intervenant dans les procès qu'elle faisait plaider chez elle, ce qui lui permettait par ailleurs de donner un salaire d'appoint à 6.000 citoyens par an. Ainsi, elle augmentait immédiatement son autorité, mais elle accroissait autour d'elle ces haines que Périclès et Cléon trouvent toutes naturelles, et qui éclateront dès que l'étau se desserrera, c'est-à-dire dès que le peuple-chef sera requis ailleurs. Périclès ne sut pas transformer assez tôt le socialisme d'État pour le rendre indépendant de la Ligue, et rien ne nous dit même que la chose fût possible. Or, c'eût été le seul moyen d'échapper à la nécessité de conquêtes toujours plus étendues, toujours plus lointaines, destinées à

assurer une sécurité de plus en plus insaisissable. Imposer un tribut à des États qui ne reçoivent plus en échange aucune contre-partie et qui n'ont pas la ressource de dénoncer un traité inégal, ce n'est possible, comme Périclès et Alcibiade l'ont bien vu, qu'avec une force militaire et une extension territoriale toujours croissantes. Mais il arrive fatalement un jour où un pas de plus précipite l'aventure belliqueuse (c'est ce qui arrive en 432, lors de l'intervention en faveur de Corfou contre Corinthe, puis en 415, lors de l'intervention en faveur de Léontini contre Syracuse) ; alors le danger rompt les fidélités et le circuit est brisé.

A un homme maître du pouvoir pendant quinze ans, l'existence de la Ligue offrait l'occasion de créer en Grèce un modèle de fédéralisme. Aristide, s'il avait été plus jeune de trente ans, l'aurait certainement fait. Immédiatement après Platées, il réunit tous les Grecs qui avaient combattu et leur proposa un décret aux termes duquel on enverrait chaque année à Platées des conseillers et des délégués de toute la Grèce ; on célébrerait tous les cinq ans la fête de la liberté ; on constituerait une force hellénique de 10.000 boucliers, 1.000 chevaux et 100 bateaux pour guerroyer contre les barbares. Dans l'ancien conseil de la Ligue, Aristide accorda un égal droit de vote à tous les États membres : c'était une faute, car c'est justement l'appui des petites cités qui permit à Athènes d'asservir les autres. « C'est la trop grande extension du droit de suffrage qui nous a empêchés de concerter notre défense », diront les Lesbiens en 427. Des erreurs de ce genre conduisent des hommes patients, non à rejeter un système, mais à le réformer. Outre l'exemple d'Aristide, Périclès avait aussi celui des législateurs inconnus qui, vers

445, firent de la confédération béotienne un organisme vivant. S'il n'ajouta pas, au droit grec, le chapitre grandiose dont nous rêvons malgré nous, c'est que l'intérêt, l'importance du problème lui ont complètement échappé. D'après Thucydide, il s'est complu dans l'image d'une humanité supérieure, ses Athéniens à lui, élevés pour le danger et le commandement, dominant des peuples soumis qui jouissent du repos en compensation de leur activité paralysée. Cela lui paraissait à la fois plus beau et plus réalisable que l'unité grecque.

L'avenir tourna en dérision son rêve aristocratique. Une indicible lassitude saisit les Athéniens, parce que des chefs trop impérieux avaient exigé d'eux plus qu'ils ne pouvaient donner. Au IV^e siècle, ils ne souhaitent plus rien, sinon la douce vie paresseuse qu'Alcibiade juge bonne tout juste pour des gens de Milet ou de Sériphos. Du métier seigneurial, ils consentent à garder une chose : l'indemnité qu'on alloue à ceux qui siègent à l'Assemblée, à ceux qui jugent au Tribunal, le bon d'entrée au théâtre. Le reste, le service militaire, l'impôt et la gloire, Démosthène a beau tonner, c'est trop lourd et ils le rejettent.

Les ennemis d'Athènes, au contraire, réagissent vigoureusement et révèlent un caractère que l'on n'aurait pas soupçonné. Dès 424, en Sicile, un chef se révèle, Hermocrate, qui trouve des accents dignes du peuple-maître au moment même où Dicéopolis, Strepsiade et Trygée supplient que l'on fasse la paix. Hermocrate parle haut devant les délégués de vingt cités rivales, perpétuellement en lutte les unes avec les autres. Il leur dit : « Réconcilions-nous, États comme particuliers et réunissons nos efforts pour le

salut de la Sicile entière. » C'était le même conseil qui avait retenti dans l'assemblée de Corinthe, à l'automne 481, quand la Grèce, épouvantée par les préparatifs de Xerxès, avait décidé d'oublier ses querelles privées. Mais, en Grèce, de tels serments ne survivaient point au danger. Périclès n'aperçut pas que le spectacle de la puissance athénienne stimulait autour de lui des forces hostiles et ces énergies nobles qu'il entendait réserver à son peuple. Le siège de Potidée jeta d'abord la terreur dans la Chalcidique, puis une vive réaction s'étendit à toute la Grèce du Nord. Quand le Spartiate Brasidas s'y jeta, il fit comme les généraux de la Révolution et promit d'affranchir les Grecs injustement opprimés ; les cités qu'il libérait du joug athénien, il ne les requérait pas d'entrer dans l'alliance péloponnésienne ; elles restaient juges de leur propre sort. Sa popularité fut inouïe, aussi grande que jadis celle d'Aristide : les mots d'ordre enivrants, les appels généreux avaient changé de camp. Grâce aux partisans qu'il avait dans la place, Brasidas prit Amphipolis où Thucydide arriva trop tard pour préserver Athènes de perdre le plus beau joyau de sa couronne. Thucydide fut destitué. Les gens d'Amphipolis renversèrent les monuments élevés chez eux par le stratège Hagnon, l'ami et le collègue de Périclès.

De toute l'œuvre impériale, ce qui a duré le plus longtemps, ce sont de ces résultats fortuits, ou involontaires, ou parfois même opposés à l'intention des actes. Tel est, si l'on veut, l'exil de Thucydide qui nous a valu son récit de la guerre, notre premier texte en prose attique. Telle est aussi l'unification de la monnaie et la dispersion des lourdes « chouettes » d'argent, aussi renommées pour leur bon aloi dans

toute la Méditerranée que les thalers de Marie-Thérèse, qui, frappés en 1766, faisaient toujours prime en 1935 dans l'Afrique du Nord-Est. Tel est encore le rayonnement universel du droit attique, qui pénétra dans les cités parce qu'elles étaient obligées de porter leurs conflits devant les tribunaux athéniens ; les plaideurs, malgré leur mauvaise humeur, reconnurent la supériorité de la législation qu'on leur imposait. Si l'on constatait ces conséquences lointaines à la suite d'une mesure de Joseph II, on dirait qu'il les a prévues et voulues. Mais Périclès n'est pas un despote éclairé.

La structure qu'il donna à la Ligue devait amener la prédominance du dialecte attique dans les relations entre les États. Et, en effet, ce nouveau venu commence dès la fin du siècle sa période conquérante. Jusqu'alors, il avait fait humble figure entre l'ionien d'Homère, l'éolien de Sapho, le dorien de Pindare. Hérodote, qui écrit dans Athènes et pour des Athéniens, se sert encore de l'ionien. Les tragiques colorent de dorien les parties lyriques, de formes ioniennes le dialogue et le récit de leurs pièces, comme si leur propre langue était un patois bon pour la conversation courante, mais qui emprunte de la beauté à quelques ornements étrangers. Le dialecte attique doit sa fortune à une domination avec ses ordres, ses messages, ses contrats ; aussi est-ce la prose qui lui donna son excellence. Thucydide trébuche encore dans une phrase dont il forge les éléments et les articulations avec un génie créateur, une puissance verbale analogue à ceux d'Eschyle et, par moments, autant de préciosité. Puis Xénophon et Platon écrivent la langue que tout le monde parle et la rendent aussi ductile que l'ionien fluide d'Hérodote. Avec son vocabulaire unique, où

les mots les plus familiers expriment à la fois les réalités quotidiennes et les idées générales, où les termes scientifiques sont les mêmes dont se servent aussi l'artisan et la ménagère, elle nous paraît d'une fraîcheur délicieuse. Les Grecs cependant n'ont jamais pensé qu'elle pût, telle quelle, être la servante de la poésie ; ils l'ont réservée à l'expression des idées et des faits. Comme telle, elle a conquis le monde, les îles d'abord, puis l'Orient avec Alexandre, puis Rome et nous-mêmes.

Ainsi, l'Empire athénien eut cette conséquence que Périclès prévoyait peut-être lorsqu'il prononça l'oraison funèbre de 431, mais qui lui semblait tout à fait accessoire, bonne à toucher un Euripide, un Protagoras : l'atticisme se détacha de la notion de race et devint une culture. Une ville qui se dit l'école de la Grèce ne peut pas traiter éternellement comme des métèques les élèves en qui elle reconnaît les égaux de ses propres fils. Dès qu'on met l'accent sur les valeurs intellectuelles, la nationalité passe au second plan. Périclès vit dans les Athéniens un peuple de maîtres fait pour régner sur la mer Égée ; il restreignit le bénéfice du droit de cité aux enfants d'un père et d'une mère de souche attique ; il éleva les privilèges comme une barrière entre ses compatriotes et le reste du monde. Mais, sans s'en douter, ces villes méprisées et d'autres dont il ignorait même le nom, il les intégra à un atticisme supérieur par les mesures mêmes à l'aide de quoi il les maintenait en dépendance. Semblablement, Démosthène crut défendre Athènes qu'il aimait contre Philippe qu'il détestait, alors que Philippe allait donner tout l'Orient à la seule Athènes qui fût encore vivante — une Athènes libérée de la puis-

sance matérielle, une simple institutrice, celle de la Grèce, la nôtre. Platon, qui n'aime point Périclès, lui reproche d'avoir corrompu la cité en l'enrichissant exagérément. La voici appauvrie, allégée. Elle n'a plus ces murs qui font que les hommes se sentent rapprochés les uns des autres, isolés du reste du monde. Personne n'a plus le droit de dire *nous*, de se sentir grandi par les exploits des ancêtres, diminué par une faute qui n'est pas la sienne. Ce langage règne maintenant à Rome. Ici, chacun dit *je* et se tient responsable de ce qu'il fait, de ce qu'il est, sans plus. Cet individualisme, Périclès se souviendrait-il que c'est lui qui l'a préparé ? Reconnaîtrait-il que ce qu'il a fait de plus fécond ce fut de le préparer ? Accepterait-il comme citoyens d'Athènes Plutarque le Béoïen, Lucien de Syrie, Marc-Aurèle empereur de Rome et Julien enfin, cet autre empereur qui voulut restaurer le culte d'Athéna au temps où saint Augustin était enfant ? Comprendrait-il que la nouvelle Athènes qu'ils composent est plus vaste et plus durable que celle qu'il connut, autant que celle-ci dépassait le village endormi du tyran Pisistrate ?

1938-1939.

TABLE

<i>Avant-propos</i>	9
I. Famille	17
II. Les Perses.....	33
III. Cimon et Périclès	47
IV. L'homme Périclès	65
V. Espérances et déceptions.....	83
VI. Nouvelle Athènes	91
VII. La Paix Attique	107
VIII. Quinze ans de règne.....	125
IX. Samos.....	139
X. Les bâtiments	159
XI. Les deux oppositions.....	177
XII. Trois procès d'impiété.....	187
XIII. La vie dangereuse.....	199
XIV. Adossé au mur	223
XV. Les coups du fléau.....	239
XVI. Athènes sans remparts.....	251

« LEURS FIGURES »

(Extrait du Catalogue)

ANTIQUITÉ

PÉRICLÈS
par MARIE DELCOURT
TIBÈRE
par GREGORIO MARANON

*

XIV^e SIÈCLE

HÉLOÏSE
par ENID MC LEOD

*

XV^e SIÈCLE

ÉRASME
par ALBERT MAISON
CHARLES VII ET SON MYSTÈRE
par PHILIPPE ERLANGER

*

XVI^e SIÈCLE

PARACELSE, LE MÉDECIN MAUDIT
par le Dr RENÉ ALLENDY
HENRI III
par PHILIPPE ERLANGER
LUTHER
par DMITRI MÉRÉJKOWSKY
CALVIN
par DMITRI MÉRÉJKOWSKY
MACHIAVEL
par AUGUSTIN RENAUDET
LÉONARD DE VINCI
par ANTONINA VALLENTIN

*

XVII^e SIÈCLE

MOLIÈRE
par PIERRE BRISSON
DUGUAY TROUIN
par le Li-CI HENRY CARRÉ
ANNE-GENEVIÈVE de BOURBON
Duchesse de LONGUEVILLE
par J. DEBU-BRIDEL
L'ÉMINENCE GRISE
par Mgr GRENTE
JEAN-BART
par HENRY LE MARQUAND
RACINE
par THIERRY MAULNIER

*

XVIII^e SIÈCLE

LAVOISIER
par MAURICE DAUMAS
LE RÉGENT
par PHILIPPE ERLANGER
LE GRAND FRÉDÉRIC
par WERNER HEGEMANN
D'HOLBACH
par PIERRE NAVILLE

GLUCK

par PAUL LANDORMY
POTEMKINE
par GEORGES SOLOVEYITCHICK
PIERRE LE GRAND
par ALEXIS TOLSTOI
ROBESPIERRE
par GÉRARD WALTER

*

XIX^e SIÈCLE

SCHUMANN
par ALFRED COLLING
VIE D'ALPHONSE DAUDET
par LUCIEN DAUDET
ARAGO
par MAURICE DAUMAS
LE GÉNÉRAL BARON LEJEUNE
par FERNAND FLEURET
VIE DE CONRAD
par G. JEAN-AUBRY
SCHUBERT
par PAUL LANDORMY
GOUNOD
par PAUL LANDORMY
JUNOT, dit LA TEMPÊTE
par J. LUCAS-DUBRETON
CHATEAUBRIAND
ou l'Obsession de la pureté
par LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
LA VIE DE DISRAËLI
par ANDRÉ MAUROIS
VIE DE MALLARMÉ
par le Prof. HENRI MONDOR
DUPUYTREN
par le Prof. HENRI MONDOR
ROBERT SCHUMANN
par EUGÉNIE SCHUMANN
RICHARD COBDEN
par CHARLES TAQUEY
GUSTAVE FLAUBERT
par ALBERT THIBAUDET
HENRI HEINE
par ANTONINA VALLENTIN

*

XX^e SIÈCLE

MADAME CURIE
par ÈVE CURIE
PORTRAIT DE M. POUGET
par JEAN GUITTON
JEAN CHARCOT
par MARTHE OULIÉ
CLAUDE DEBUSSY
par RENÉ PETER
GANDHI
par SOUMYENDRANATH TAGORE